

Lettre à Fernand Bélanger (1943-2006)

Jacques Leduc

Cinéma et nouvelles technologies
Number 129, October–November 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10146ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, J. (2006). Lettre à Fernand Bélanger (1943-2006). *24 images*, (129), 5–5.

Lettre à Fernand Bélanger (1943-2006)

Cher Fernand,

Cette semaine, je regardais des rushes et je pensais souvent à toi, devant le matériel qui parfois me décourageait, en me répétant : Qu'est-ce que Fernand y verrait que je ne vois pas? Chaque excellent monteur a sa vision du matériel de montage. Mais la tienne, que je ne saurais définir, était singulière. Et c'est précisément cette singularité indéfinissable qui fait ton mystère. Ta vision dépassait la matérialité de l'image, sa synchronicité avec le réel, et s'insinuait dans ce qu'elle pouvait contenir par ailleurs. C'était un regard pénétrant. Le montage n'était plus seulement ce qui se passe entre les plans ou un art de l'ellipse pour reprendre une expression, mais ce qui se passait ou pouvait ou pourrait se passer dans un arrière-plan imaginaire, mental. Le tien, le mien, le nôtre. C'est sans doute cela aussi qui aura tant nourri ton intérêt pour le son. Tu savais instinctivement désynchroniser des pas afin de créer un malaise.

Quand tu demandais, pendant le montage de *Passiflora*, devant l'image, sur l'écran de la table de montage, d'un gars qui parlait : « Qu'est-ce qu'il dit? » tu ne demandais pas ce que le type disait exactement ou pouvait bien dire, mais « qu'est-ce qu'on pourrait lui faire dire. » Ta question réclamait une réponse ouverte. Tu as dit trois mots, une question faussement innocente, et ce qui était l'image d'un gars qui parle devient tout à coup une occasion, sinon un piège, peut-être même un moment stratégique. Bref, avec peu, tu stimulais beaucoup. Je dis « avec peu », mais au fond, c'était avec beaucoup parce que dans ces quelques mots, c'est toute ta passion pour le cinéma qui s'exprimait. Toute ta volonté de rentrer dedans, d'en être.

Tu te souviens, dans *Passiflora* aussi, du plan où une jeune femme annonce qu'elle va se faire avorter tandis qu'on voit, par les fenêtres, passer le pape et sa parade. Tu te souviens, j'ai tourné ce plan – on n'avait qu'une prise! – qui se terminait sur une fenêtre où l'on voyait la foule lentement se disperser pour laisser voir ultimement, de l'autre côté de la rue, contre un poteau, un couple d'amoureux s'enlacer et s'embrasser. Joli hasard... Mais, tu sais, je n'ai jamais su si c'était un accident heureux ou une de tes ruses, une mise en scène secrète, une perche que tu m'avais tendue. Comme si tu m'avais tendu un plan. Comme si tu m'avais offert le cinéma. L'accident était si parfait qu'il m'avait semblé que ça ne pouvait pas être un accident. Et dans ma tête je te l'ai toujours attribué. Mais c'est vrai que parfois tu parlais peu et tu nous laissais « découvrir » une image ou son sens. Je suppose que c'est aussi ton sens du collectif qui se manifestait ainsi.

J'ai pensé aussi au compagnon de travail un peu insaisissable que tu étais, en début de montage de *Chronique de la vie quotidienne* quand tu insistais pour voir certaines chutes parce que « toutes les images contiennent quelque chose », disais-tu. Formule dont je comprenais très bien le sens, mais sans nécessairement comprendre ce que toi, tu voyais dans certaines images. Parfois, quand on bloquait sur une séquence tu racontais des histoires que je ne comprenais absolument pas! Le champ gauche! Et tu partais le soir, me laissant perplexe avec tes élucubrations, pour revenir le lendemain, à l'heure, avec toutes les réponses. À quoi rêvais-tu? Étais-tu comme un shaman à qui tout vient en songe, la nuit? Par quelles tournures magiques de ton esprit en arrivais-tu là, à trouver solution à ce qui semblait « in-montable »?

L'autre jour j'ai rencontré Tali. Elle m'a raconté comment elle a reconnu en toi, dès les premières rencontres (pour ce qui était son premier film), un monteur qui abordait toutes sortes de sujets – et le cinéma. Pour elle, tu étais plus qu'un monteur : un mentor. Tu sais, c'est une expression que je n'aime pas particulièrement, mais c'est exactement ce qu'elle a dit! Et j'ai mieux compris quand elle m'a raconté son expérience avec toi. Et comment ton *impetus* a été déterminant par la suite quand tu as exigé, oui exigé, qu'elle te ramène un nouveau dessin dès la semaine suivante, trois moutons avec un berger, avais-tu spécifié. Tali m'en parlait intensément parce que ces trois moutons sont devenus des poules et, pour tout dire, un film. Un film dont tu as été proche tout au long de son élaboration. Mais t'as toujours été proche de l'animation.

Quand j'ai vu *Après le déluge* qui est presque un film d'animation, ne serait-ce que par la trame sonore, j'ai enfin compris que tu étais d'abord un poète.

J'ai apprécié encore davantage le regard éclaté dans *De la tourbe et du restant*, par exemple, ou lyrique dans *Les Élias et les Petrov*. La discrétion de l'homme modeste, le mystère de celui qui voyait des choses que je ne voyais pas, les propos bizarres que tu tenais dans la salle de montage n'étaient en fin de compte que l'expression de ta poésie. Je ne me souviens plus comment on s'est connus, par quel hasard, en quelles circonstances, mais je sais que tu as apporté, toi, tes films et ton sourire en coin, beaucoup d'eau douce à mon moulin et j'espère avoir hérité un peu de ton regard oblique sur le cinéma et plus particulièrement sur le matériel brut.

Jacques Leduc